



1918-2018 :

Les courriers de la mémoire

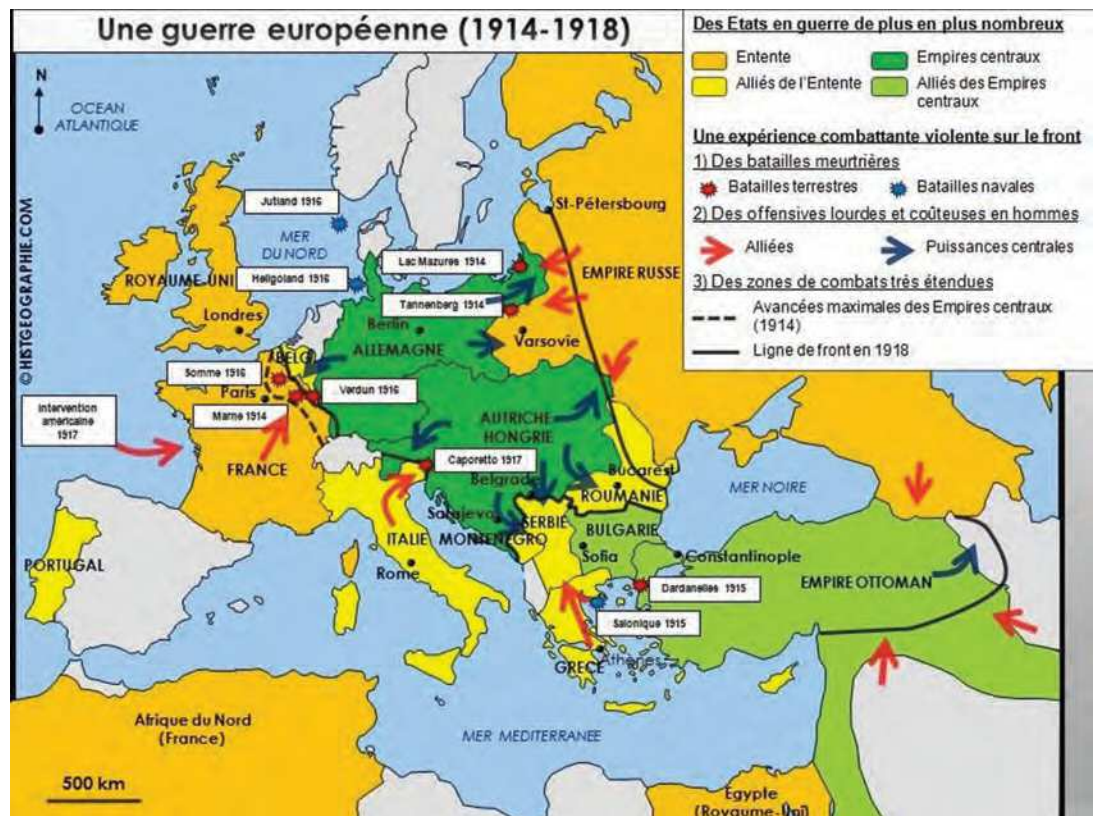
Une année décisive

Le 11 Novembre 1918 était signé l'Armistice de Rethondes.

Ainsi s'achevait officiellement la Première guerre mondiale, conflit long et terrible avec son cortège de victimes que les monuments aux morts des années 20 dresseront en colonnes impressionnantes jusque dans le moindre de nos petits villages. Les destructions dans les régions des fronts, l'hécatombe de jeunes hommes disparus ou estropiés à jamais, ont marqué tous les esprits et le souvenir d'une France saignée à blanc.

Cette année 1918 avait connu des changements depuis que le conflit s'était installé position contre position dans la France du Nord et du Nord-Est, dans l'Italie alpine face aux forces de l'Autriche-Hongrie, mais aussi dans l'ouest de l'Empire russe, en Europe méridionale et orientale face à la Bulgarie et au Moyen-Orient face aux armées de l'Empire Ottoman.

En janvier 1918, les soldats américains débarquaient en Europe après la déclaration de guerre des Etats unis et leur président Wilson lançait en même temps ses 14 points pour servir de base à une négociation de paix espérée pour bientôt. Cependant, en mars, la



Russie révolutionnaire, qui allait par la suite connaître la guerre civile entre Rouges et Blancs, signait une paix séparée avec l'Allemagne à Brest-Litovsk et libérait celle-ci du front oriental pour engager toutes ses forces à l'Ouest et pour soutenir aussi son allié turc du côté des détroits entre la Grèce et l'Asie Mineure. Mais les alliés français, britanniques, américains rassemblés à l'Ouest avec le commandement unique de Foch avaient repris les grandes offensives au tournant de l'été et pour les Italiens naissait l'espoir de vaincre les troupes autrichiennes fatiguées à leurs frontières.

Pendant toutes ces longues années de combats épuisants, les soldats français, mobilisés sur les fronts occidental et oriental, continuaient à écrire à leur famille restée à l'arrière ou à leurs amis mobilisés sur un autre front. Cette correspondance aujourd'hui retrouvée par certains de nos contemporains, dans des cartons ou valises déposés dans les greniers, ces courriers de la mémoire constituent un enseignement aussi précieux qu'émouvant pour enrichir notre histoire. C'est une partie de la vie difficile de ces hommes qu'il nous est permis d'appréhender en 2018. C'est aussi en retour de lettre, la découverte de la vie quotidienne de ceux qui sont restés chez nous, continuant leur activités en gardien des affaires ou en remplaçant de l'absent. A Pézenas, deux familles (Fanjeaud et Grimal-Sales-Saurou) nous ont confié des lettres surprenantes de vivacité et de précision, des cartes postales, des photos et d'autres souvenirs récoltés ici ou là. Nous les en remercions. Tout cela constitue un matériau mémoriel que nous avons voulu déchiffrer, lire et comprendre car l'écriture était belle, formée par des années de calligraphie scolaire, belle aussi par un style clair et imagé. En dépit de lacunes liées à l'usure du temps ou au crayon utilisé et parfois effacé, nous avons pu saisir de chaque côté, les préoccupations et les attentes dans cette année décisive.

D'Emile à Jeanne : Un mari correspond avec sa femme

« La guerre veut s'éterniser... »

Son livret militaire nous précise qu'Emile Fanjeaud est né le 14 octobre 1882 à Pézenas et qu'il a été d'abord incorporé comme 2^e classe



Emile Fanjeaud.

dans le 9^e régiment de hussards le 15 novembre 1903, passé ensuite cavalier de remonte* de 1^{ère} classe, et dans la réserve de l'armée active, affecté au 16^e escadron du train des équipages militaires stationné à Lunel. Il a été mobilisé contre l'Allemagne le 3 août 1914 jusqu'au 27 février 1919.

**la remonte a pour fonction de sélectionner, dresser les chevaux de l'armée et de « les fournir ».*

En fait, après avoir été actif sur une batterie du 3^e puis sur la 9^e du 28^e Régiment d'artillerie, le 4 janvier 1918, il nous dit : « J'ai quitté le 28^e depuis 3 heures... Mon remplaçant à la batterie est arrivé hier soir... Je suis venu ici avec le fourgon de vivres et j'ai eu de la peine de laisser mes camarades ». Cette remarque sur la fraternité née au front est toujours rappelée. Elle va aider Emile à supporter la monotonie des jours et la séparation d'avec sa famille. Désormais, et dans toutes ses affectations et cantonnements, il va s'occuper essentiellement des chevaux car il est désigné « *maréchal de l'escorte du général* » avec quelques compagnons. « *Je m'accoutumerai à mon nouveau métier !* » ajoute-t-il dans sa lettre du 05. Et se crée alors, un véritable attachement

avec son cheval personnel, manifesté notamment le 1^{er} mars quand celui-ci très malade, doit être abattu. Ce qui étonne aussi Emile dans cette année qui ne fait que commencer, c'est la rencontre avec les soldats américains dès le 14 février : « J'ai vu des américains par ici (?) Ils sont rigolos avec leur grand chapeau ou leur casque qui semble un grand champignon posé sur leur tête... puissent-ils nous amener bientôt la paix tant désirée ». Les lieux de ses nouvelles installations ne peuvent être précisés dans ses lettres : « Nous sommes ici à E... ». Je ne peux te dire sur ma lettre l'endroit, mais tu dois bien le deviner... » Parfois, une carte postale « touristique » détourne l'interdiction. Il précise en janvier la présence d'un château et ses dépendances réquisitionnées pour le logement des soldats. Et tout près de là, un

Lettre de Jeanne
à Emile.

5 Janvier 1918 Chère Jeanne
 J'aurais dû te dire que je n'ai pas
 eu le plaisir de te lire aujourd'hui, c'
 était inévitable avec mes changements,
 demain si je puis j'en ai trouvé un
 camarade et je rapporte ma lettre
 cela me manque, j'avais depuis mon re-
 tour l'habitude d'avoir quelque mot de
 toi. Ma nouvelle place n'a pas l'air
 mauvais, eh, nous ne sommes pas nom-
 breux à cavaler seulement et à s'occu-
 per tout le quart et j'ai reçu ton
 accueil. Peux-tu m'aller à la ville
 à cheval, je ne puis pas te dire sur
 ma lettre l'endroit mais tu dois bien le
 deviner et je serai rentrée pour la soupe.
 Que tu devras de nouveau, par grand
 chose, la séparation avec mes camarades

village de quelques maisons la plupart abandonnées ou en ruines témoignent de la proximité du front et de la fureur des combats. À la fin du même mois, il ajoute « On est plus tranquille qu'à la batterie... mais je suis les affaires en cours sur les journaux... Espérons que cette année sera la dernière de la guerre »... Une distraction peut-elle rompre la monotonie du quotidien ? « Un concert a été donné par des amateurs d'un régiment de la division en poste pas loin d'ici. Ce n'était rien d'extraordinaire. Au front on ne peut tout de même pas aller à l'opéra ! » Une autre fois, une séance de cinéma sera proposée aux soldats dans leur cantonnement toujours de courte durée car les déplacements continuent... En mars, ils sont logés dans une espèce de carrière proche d'un village entièrement démoli puis en avril dans de vastes grottes « à l'abri des bombardements ». Les avions ennemis plus nombreux sont désormais une nouvelle menace. En juin « La guerre a pris une autre forme et il faut toujours se tenir prêt. » D'ailleurs, autour du 20 de ce mois et d'après ses cartes postales, un grand voyage en train de « 26 heures », va mener l'équipe d'Emile avec ses chevaux, de l'Oise à Morvillars au sud des Vosges dans le Territoire de Belfort. Ils ne resteront pas là longtemps et remonteront vers le Nord, suivant la ligne de front, en continuant à répondre aux besoins des régiments dans cette nouvelle guerre de mouvement. La reprise des grandes offensives est effective en juillet. En septembre, une carte de Vitry-le-François souligne « Nous continuons notre vie de nomades avec les chevaux » puis deux cartes de Mourmelon-le-Grand postées le 11 puis le 20 octobre : « Avons traversé une ville martyre ?... » et « La guerre semble prendre une phase décisive ». Et en effet, le dénouement approche...

Après l'Armistice du 11 novembre 1918 que décrit Jeanne à Pézenas avec la joie manifeste et l'espoir du retour d'Emile, les courriers deviennent plus précis dans leur localisation géographique. En fait, par un cortège de cartes postales quotidiennes, nous suivons Emile dans ses déplacements de plus en plus fréquents, de la Champagne (Vertus, Wassy, Montier-en-Der...) jusqu'à la Haute-Saône et le sud-ouest des Vosges. Des appréciations personnelles nous sont données sur les stations thermales de Luxeuil, Bains-les-Bains ou Contrexéville au début de l'année nouvelle 1919, mais la



Sur le front...

démobilisation se fait attendre quand il est dans le Territoire de Belfort à Giromagny et Dannemarie. Les classes ne sont démobilisées que progressivement. Il donne alors à Jeanne sa nouvelle adresse : « **Dépôt de Remonte à Belfort** » mais espère partir plus tôt avec une permission libérable qu'il obtient finalement...

Le 27 février 1919, s'achèvent alors pour Emile, presque 5 années de guerre...

« Une si longue absence »

« Cela fait quatre ans aujourd'hui que je t'ai quittée » **Emile Fanjeaud, le 3 août 1918.**

Ainsi, l'attente des nouvelles, les lettres ou cartes quasi quotidiennes ont tenté de combler le vide de la séparation et atténué la tristesse engendrée. Chaque jour, le vaguemestre qui distribue le courrier est attendu avec impatience et pourtant, même si de l'avis d'Emile « *Le courrier marche très mal* », « *J'ai le cafard* », « *Le temps est vraiment long* », les lettres finissent par arriver parfois groupées. Et cela réjouit notre soldat qui ne manque pas le soir venu dans l'endroit improbable où il se trouve, de reprendre espoir dans ce moment de calme, alors il écrit... À Pézenas, où l'on apprend jour après jour dans certaines familles, la disparition ou le décès d'un soldat, Jeanne manifeste aussi son inquiétude et décide d'écrire à G.R. compagnon d'Emile pour savoir si on ne lui

cache rien. Celui-ci lui répond et la rassure en même temps que son mari. Parfois un autre soldat en permission passe pour donner de ses nouvelles de vive-voix. Déjà en juin 1917, Emile écrivait à sa « *chère Jeanne adorée* », « *Je ne peux pas te dire tout ce que je pense. Nous, soldats, ne pouvons qu'enfermer notre pensée* ». Le 26 janvier 1918, il trouve des violettes dans la lettre de Jeanne et cela « *ravive le souvenir de bons moments d'avant la guerre* ». Il ajoute le 30 : « *Ma mie... Nous tâcherons d'oublier dans notre bonheur, les tristes heures du présent* »

Dans un colis, il recevra une nouvelle fois le 19 février quelques unes de ces petites fleurs fragiles rassemblées dans deux petits bouquets qu'il essaiera de raviver dans un petit récipient d'eau, placé sur une étagère de fortune. Ces paquets, très appréciés aussi, répondent parfois à une demande spécifique de flanelle, de savon ou de flacons de Pétrole Hahn pour les cheveux... Pourtant, il dit à Jeanne de ne pas se priver quand il aperçoit, ému, le contenu du paquet avec des pâtés, des figues et des noix, l'hiver ou des prunes de leur jardin, l'été. Il précise souvent qu'une coopérative de soldats pouvait lui procurer à bon compte certains produits nécessaires.

Au-delà de ces liens matériels tributaires des fluctuations de la poste et des transports,



Emile Fanjeaud, à la guerre.

l'espoir permanent d'une permission maintient toutefois son moral. Dans cette année 1918, il en a eu deux, l'une en mars et l'autre en août avant d'avoir celle qui l'a libéré en 1919. Il est rentré à Pézenas pour deux fois dix jours. Une première fois, il va y passer les fêtes de Pâques en famille mais le retour sera long et difficile. Car il devait prendre à partir de Montpellier un train de permissionnaires rassemblant des soldats de plusieurs régiments répartis sur les différentes positions sur le front du Nord et du Nord-Est. Compte-tenu des aléas du parcours et des étapes à Lyon, Paris, Coulommiers et Rebaix en Seine-et-Marne, parti le 2 avril, il n'arrive dans son cantonnement qui a changé que le 11 avril vers 17 h et encore, c'est à pied qu'il a fini ce voyage dont la dernière étape a été faite dans un wagon à bestiaux. De plus, dans ses lettres du 12 et du 13, il souligne qu'il a épuisé toutes ses provisions durant ce long voyage de retour et qu'à certaines étapes d'attente, il a même acheté des œufs chez des paysans. Mais surtout, il précise que le changement de vie l'a totalement désorienté lors de la reprise de ses activités militaires.

Il se retrouve à nouveau à Pézenas avec sa femme, son fils Joseph « Zézé » et sa mère dans la deuxième quinzaine d'août. Reparti à Montpellier par la ligne « d'intérêt local » puis au-delà par les convois de permissionnaires, il regrettera par la suite de ne pas pouvoir

participer à ces cinquièmes vendanges de la guerre au début de septembre 1918 et de ne pas être avec son fils pour l'anniversaire de ses 7 ans, le 23 décembre. Celui-ci n'avait pas encore 3 ans au moment de sa mobilisation. Il ne l'a pas vu grandir ni entrer à la pension de Mlle J. Mais Jeanne lui détaille son comportement, ses jeux et sa santé, notamment la maladie de rougeole en juillet et les visites chez le Dr Bastard qui le soigne d'ailleurs gratuitement. « *Il n'a rien voulu* » dit-elle !

Des préoccupations piscénoises constantes sur les travaux et les jours

Les lettres d'Emile sont des réponses à celles de Jeanne qui minutieusement lui confie tous ses problèmes de vie quotidienne et de gestion de leur exploitation agricole, alors qu'elle continue à tenir son magasin de coutellerie situé sur le Cours Molière (aujourd'hui Jean-Jaurès) où sont adressées les lettres de son époux. Sur la vigne, il lui donne des conseils en expert regrettant d'être absent. En dehors de ces courriers partagés, une autre source d'information a été des plus intéressantes. En effet, la consultation de l'agenda 1918 de Jeanne, a pu livrer le vrai carnet de bord d'une femme seule qui doit tout gérer depuis août 1914. Elle y a noté, jour après jour, le temps

qu'il faisait à Pézenas, mais aussi les crues de l'Hérault ou de la Peyne le 22 janvier, le 16 mars, le 13 avril, le 9 mai, toutes choses pouvant nuire au travail de la vigne. Le personnel engagé, Mr S. pour le suivi des travaux avec un ouvrier espagnol ou Mr. R. pour les labours en particulier, devait suppléer l'absence d'Emile. Les travaux suivent les jours : taille en hiver, engrais à répandre, jusqu'à 7 sulfatages pour sauver la récolte livrée aux intempéries ou inondations dans la plaine, réparation du pressoir pour le raisin et fabrication du vin après la récolte. Pour la période des vendanges qui commencèrent le 5 septembre et durèrent 3 semaines, un personnel plus nombreux fut recruté. On y apprend qu'ils commencèrent par l'Alicante sur le tènement de la Roustagnenque et... que la grêle du 8 au matin perturba la campagne et provoqua de nombreux dégâts dans la plaine de Montagnac et à Chichéry. D'autres travaux sont signalés et témoignent des activités agricoles essentielles pour Pézenas en ce début de siècle. On presse les olives pour faire de l'huile. Le 2 juillet, Jeanne fait procéder à la récolte du blé dans la parcelle du « Jardin » puis c'est la cueillette des prunes que l'on expédie en corbeilles du 19 au 31 juillet et on s'en réjouit. Malheureusement par ailleurs, il faut subir les restrictions sur les produits agricoles nécessaires trop rares et plus chers car leur acheminement souffre des difficultés de transport en particulier sur le port de Cette (Sète). La mairie a la responsabilité de la distribution. Renseigné par Jeanne, Emile manifeste de loin son mécontentement sur la méthode de répartition qui selon lui profite à certains plus qu'à d'autres. Le rationnement sévit aussi sur le pain qui n'est pas toujours de la meilleure qualité. « *On peut se passer de bien de choses, mais le pain est essentiel* » nous dit Emile dès le 18 janvier et cela reviendra dans les courriers échangés comme un leitmotiv. De temps en temps, des membres de la famille de Montpellier apportent un complément très apprécié.

Jeanne s'occupe aussi de la vente du vin produit sur l'exploitation. Les cours sont fluctuants mais il lui faut trouver des solutions pour le vendre car il faut continuer à faire vivre la maisonnée, payer le personnel et couvrir tous les autres frais (scolarité du petit Zézé...). Il faut aussi en livrer au service du ravitaillement.

Dans cet « arrière » éloigné, Pézenas continue à vivre malgré de nombreux absents et au rythme des nouvelles plus ou moins bonnes et des difficultés d'approvisionnement. Les joies et les peines peuvent cohabiter avec une certaine insolence. Le 23 janvier, Emile a appris que la maladie guette ses habitants comme ailleurs : « *L'épidémie de grippe fait beaucoup de ravages chez nous... la jeunesse est touchée* ». Pourtant d'après ses lettres du 12 février et du 19 juillet, le Mardi-Gras et le 14 juillet 1918 ont été fêtés. Pour celle de l'Armistice, les manifestations populaires ont fait éclater la joie dans la cité. Un défilé a pu avoir lieu avec de la musique jouée par « *quelques membres de la Concorde et du 9^e Reg. de Tirailleurs* »

Les travaux de la vigne recommencent en décembre avec la taille et Emile n'est toujours pas revenu. Jeanne lui expédie le dernier « *colis gratuit de Noël* »...

Après la guerre, excursion en famille à Gavarnie.



D' Auguste à Eugénie : un fils correspond avec sa mère

Ici aussi au cours de cette année 1918, le nombre de lettres échangées est encore considérable.

« Les lettres sont les seuls liens que l'on a avec la vie civile »

Auguste Grimal - 6 juillet 1918.

À cela s'ajoutent celles que notre soldat reçoit ou envoie à des amis piscénois en poste sur d'autres théâtres de la guerre. Au fil des courriers, des prénoms comme Pierre ou Simon reviennent, parfois c'est un nom de famille, Aymard, Bonnal ou le matelot Fitter. La nostalgie des moments de jeunesse perdus leur fait souhaiter des retrouvailles que l'on espère prochaines. La petite cousine Henriette A. âgée de 13 ans et nouvelle élève de l'École Supérieure, s'adresse aussi à « *Son cher grand cousin* » et lui envoie avec « *Un millier de petits baisers* » deux poupées fétiches « *Nenette et Rintintin* » porte-bonheur s'il en fut, pour lui éviter un destin funeste. Maman

Auguste Grimal
et sa mère.



Eugénie écrit tous les dimanches et Auguste son fils presque tous les deux jours quand sa situation militaire le lui permet. L'acheminement du courrier est pourtant lent et tributaire des déplacements de poste de notre soldat. Cependant, les échanges se maintiennent et nous apprennent tant de choses, quelques détails amusants sur la vie quotidienne de l'armée d'Orient où finit par se trouver Auguste et celle de Pézenas où la vie continue tant bien que mal. Des conseils maternels viennent même rappeler à Auguste de ne pas manger trop d'œufs car cela pourrait « *lui donner la gravelle* ». « *Les œufs doivent être meilleur marché qu'ici...* » ajoute-t-elle. Ailleurs, elle lui demande de ne pas utiliser le crayon ou d'écrire un peu plus gros, car certaines lettres sont difficiles à lire. Le 6 octobre, elle écrit à son fils « *Parlons un peu de la guerre* ». La censure existe sur les faits militaires... Alors qu'un paquet de 4 lettres d'Auguste a été expédié, Eugénie n'en reçoit que trois et manifeste son étonnement. Celui-ci pratique sans doute aussi une sorte d'autocensure et mentionne peu ou vaguement les lieux où il se trouve. « *Armée d'Orient, le...* ». Plus tard, alors que l'armistice a été signé, sans nouvelles et inquiète, Eugénie veut savoir et adresse le 8 décembre une lettre au commandant où elle lui demande un certificat de présence au Corps. Le 30 décembre, le courrier est transmis à l'officier qui convoque Auguste pour lui faire un sermon et lui reproche son silence vis-à-vis de sa mère et lui dit ce que doit faire un bon fils ! Et pourtant, il lui a écrit...

De La Picardie à l'Orient, l'étonnant périple d'un jeune artilleur piscénois de la classe 17.

Son livret militaire nous précise qu'Auguste Grimal est né le 03 décembre 1897, qu'il a été d'abord 2^e canonnier-servant dans le 116^e régiment d'Artillerie lourde 62^e batterie et qu'à l'époque de sa libération en 1919, il était brigadier téléphoniste.

En France

Mobilisé en 1916 à Castres, l'année 1917 le mène à partir de mai « *Au front* » comme il le dit en tête de ses lettres, sans trop préciser le lieu de plusieurs sites de Champagne et de Picardie que nous découvrirons postérieurement dans son carnet personnel. Au début de 1918, il insiste sur le froid qu'il subit et

Pézenas le 7 Avril 1918

Cher Auguste

J'ai reçu ce matin ta
lettre qui me dit être en
bonne santé il en est de même
pour nous. Cette semaine nous
avons eu de la pluie presque
tous les jours ce qui fait que
l'oncle a gagné 2 journées
seulement. Mais aujourd'hui
le temps est au beau et j'ose
espérer qu'il se maintiendra
et l'oncle est ~~en~~ en ce moment
à la pêche.

J'ai vu Orlhemise
de Cauze qui m'a dit que
Médéric est malade et est
très fâché de ce que le major
ne veuille pas le reconnaître. Fatig



Auguste Grimal en campagne.

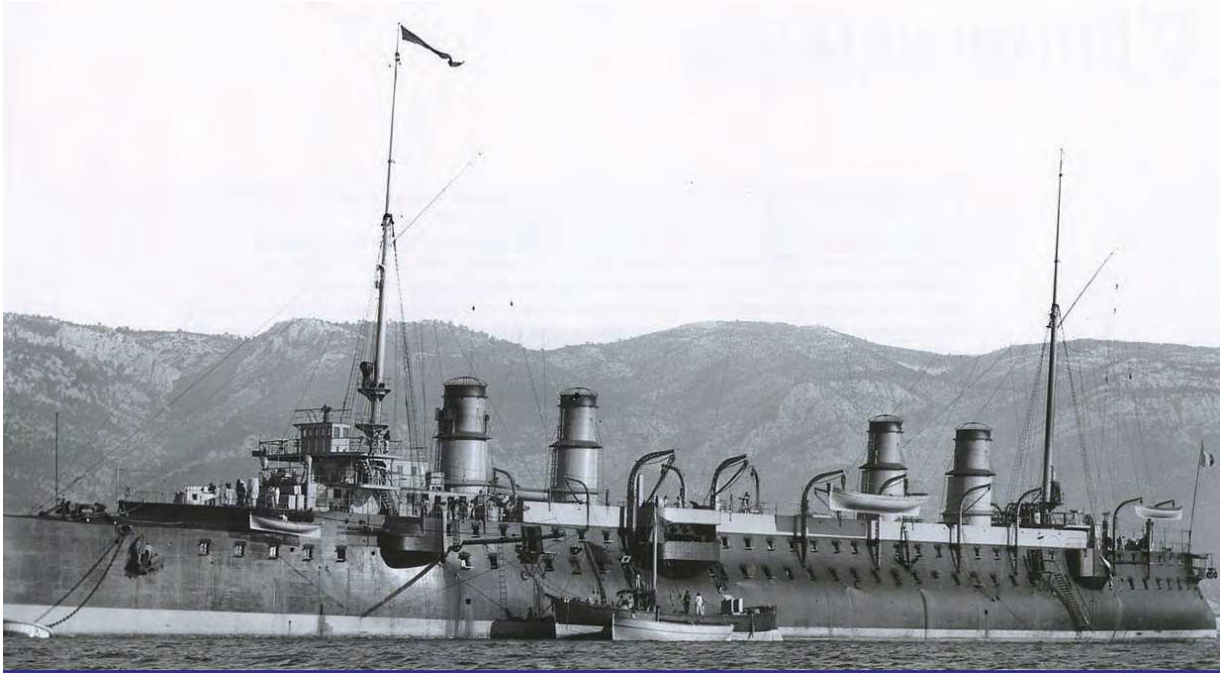
demande à sa mère de lui envoyer « un plastron pour couvrir le dos et la poitrine » ! Mais, en février, il revient sans dommage en Languedoc pour attendre son départ dans l'Armée d'Orient. De sa caserne de Nîmes « Quartier de Beaucaire », il écrit le 5 mars avoir entendu dire qu'un départ pour l'Orient de 1 700 hommes est prévu dans la semaine, mais aussi fait part de son inactivité momentanée et de son moral en berne quand il est si près de Pézenas et qu'il ne peut s'y rendre faute de permission. « *Vivement Salonique !* » ose-t-il même dire le 29 février. D'ailleurs, ne pouvant plus attendre, 15 jours plus tard, il se risquera à ses dépens au moment du retour « *en train par Cette* », à rendre visite à sa famille piscénoise. Pour se distraire et rompre la monotonie de l'attente à Nîmes, il se rend à une représentation de « Faust » qui le réjouit et lui remonte enfin le moral. Il faut noter que beaucoup plus tard le 25 décembre 1918, il assistera à un « autre Faust » dans la capitale roumaine. Là, en vrai amateur et connaisseur de l'opéra de Charles Gounod et de ses grands airs, notre jeune soldat aura l'occasion de comparer ces deux spectacles et de critiquer la version de Bucarest, « *rien d'intéressant... on te sort un galimatias quelconque... ça t'enlève tout le charme...!!!* »

Mais il faut encore attendre car nous le retrouvons le 29 mars et jusqu'à la fin avril à Puget-sur-Argens, avec toujours des temps morts qu'il occupe avec des compagnons, à des travaux agricoles (*escausselat*-nettoyage autour des pieds des vignes) proposés qui lui font

gagner un peu d'argent. Cependant le 14 avril, il rassure sa mère en lui disant « *Il vaut mieux être là qu'où je me pense* » !!! Dans cette garnison du Var où « *on leur a serré la vis* », il passe les fêtes de Pâques avec des amis en regrettant malgré ses espoirs, de ne pas avoir pu le faire à Pézenas et « *manger la coque* » avec sa famille et « *absorber la bonne sabouretta*?* ». Pourtant tout n'est pas facile pour Eugénie. Elle a fini par quitter Mlle G. qui l'exploitait « *grâce à sa fourberie et son avidité !* » et chez qui elle faisait des ménages. Elle devait aussi payer un loyer... ce qu'elle ne fera plus puisque dit-elle, la loi qu'elle semble connaître, la protège. En effet, le 9 mars 1918, devant les difficultés des Français dans cette 5^e année de guerre, le gouvernement français a établi un moratoire des loyers jusqu'à une date indéfinie. * *Sorte de soupe savoureuse car parfumée avec un morceau de lard.*

Vers le front d'Orient.

Auguste est maintenant en route par la Riviera italienne, Rome, Naples et Tarente où il embarque sur « *Le Guichen* » vers la Grèce. Après un long voyage, il arrive à Salonique le 26 avril, et commence alors une première formation dans les hauteurs environnantes pour gagner une aptitude à l'artillerie de montagne : « *Il vaut mieux partir en formation qu'au renfort* »... « *Des cours bien intéressants* ». Ensuite autour du 16 mai, après un retour dans la plaine où les températures élevées ont entraîné un changement d'uniforme pour une tenue kaki et un casque en liège, commencent pour deux mois « *deux mois à l'abri* », ceux du peloton de brigadier « *Les cabots* » d'où il sort bien classé : 4^e sur 15 avec une spécialité de téléphoniste. Il y a entendu évoquer la reprise des offensives sur le front français. Le 21 juin, une lettre et une carte ayant pour en tête « *Armée d'Orient* » apprend à sa mère qu'on lui a remis un certificat de présence au corps qui lui permettra d'avoir l'allocation supplémentaire donnée aux soldats de cette armée. Quelques jours après, en évoquant les morts et les disparus de Pézenas qu'Eugénie lui a mentionnés le 9 du mois, pour la rassurer il la renseigne aussi brièvement que vaguement : ici « *le front est toujours très calme... mais à la guerre, les changements sont brusques...* ». Le 2 juillet, il a reçu la lettre du 16 juin et l'on remarque ici encore la lenteur et l'irrégularité



Le croiseur Guichen.

de l'acheminement des lettres et des colis, compliqué avec les déplacements fréquents des combattants. Parfois, le hasard fait qu'il rencontre quelques connaissances de Pézenas ou de sa région. Le 6 juillet après une marche dans la montagne, il écrit : « *J'ai croisé le fils B. dont le père est employé à la poste. Mais comme la côte montait beaucoup et que je m'étais accroché à la queue d'un mulet, je n'ai pas osé la lâcher de peur de ne pas avoir le courage de rattrapper le convoi. J'aurai sûrement l'occasion de le voir !...* » Et une autre fois, les appréciations sur les nouvelles de chez lui sont mêlées à celles de vie quotidienne sur le front. « *On a créé une coopérative à Pézenas qui vendra les produits meilleur marché et... cela fera honte à ces voleurs de commerçants* » ! « *Ici la nourriture est très convenable* », ce n'est pas la première fois qu'il en parle, mais « *ça manque de dessert* »... Comme d'autres fois, il espère recevoir un colis compensateur et pourtant il apprend au cours de l'été que certains produits comme le pain ou les pommes de terre manquent à Pézenas. « *Ces privations finiront bientôt* »... « *on dit que la guerre tire à sa fin* ». Alors, il veut expédier un colis à sa famille, puisque lui, a de bonnes rations de pain !!!

Le temps des armistices

Dans un courrier du 6 octobre, Eugénie avec son franc-parler, lui dit que les journaux parlent de « *certaines évènements satisfaisants...*

demande d'armistice et de pourparlers de la part de l'Allemagne et de l'Autriche... mais que les alliés ne pourront les accepter... Ce n'est que fumisterie de ces traitres... pour gagner du temps ».

Pour Auguste, durant cet automne qui semble pluvieux, se succèdent les marches, les nuits de garde et les déplacements. Ils le mènent sur les terres bulgares et pourtant on continue à parler de plus en plus de la paix. En fait, la marche vers la cessation des hostilités semblait s'accélérer. L'armistice entre le royaume de Bulgarie et les Alliés de la Première Guerre mondiale était signée le 29 septembre 1918 à Thessalonique (Salonique) en Grèce. Au Moyen-Orient, le 31 octobre, l'armistice de Moudros avait mis fin à la guerre avec la Turquie, et les alliés occupaient les Détroits. A l'ouest, le 3 novembre, l'armistice de Villa-Giusti était signé entre l'état-major italien et l'état-major d'une Autriche-Hongrie décomposée intérieurement depuis quelques jours.

Le 2 novembre, avant d'atteindre Sofia, dans son campement provisoire, il reçoit un colis avec entre autres « *des kakis qui ont un peu souffert...* » et les fétiches de la petite cousine. Enfin arrivé dans la capitale bulgare, le lendemain 8 novembre, il visite la ville « *pas extraordinaire pour une capitale* » mais assiste à la grande fête orthodoxe de la Saint Dimitri, admire les cortèges colorés d'une population costumée et se délecte en mangeant des gâteaux !... Mais déjà on prévoit le départ en



*7^e groupe
de montagne,
Bucarest.*

train pour la Roumanie dans trois jours et le bruit court de la signature à l'ouest d'un armistice avec l'Allemagne... Est-ce enfin la paix tant espérée ?

Effectivement, dans sa lettre du 17 novembre Maman Eugénie raconte cette journée du 11 Novembre à Pézenas : « *Lundi, nous avons*

vécu une journée dans l'allégresse... Dès 7 heures, on a pavoisé... les cloches ont sonné... on a chanté le Chant du départ et la Marseillaise... Malgré les jours pénibles que nous avons passés,... je n'ai jamais douté de la victoire. » En même temps, elle lui dit que la grippe « espagnole » fait de nombreuses victimes et « atteint les jeunes personnes. » Elle espère le retour rapide de son fils qui lui a déclaré : « *Je ne me plaindrai pas de ma campagne d'Orient...* »

« Une drôle de période commence »

Mais l'éloignement des soldats de l'Armée d'Orient est-il fini pour autant ? Le 11 décembre le voilà en Roumanie à Bucarest. Il va au cinéma, le jour de Noël à l'opéra et à la messe de minuit dans la seule église catholique de la capitale roumaine : « *C'était comme en France* » . « *Je n'ai pas fait réveillon... trop cher* ». Jusqu'au 31, il attend et espère partir : « *Des soldats doivent commencer à revenir à Pézenas... vivement que mon tour arrive !* ». Par ailleurs le bruit court que « *le ministère Clémenceau est renversé* » et Eugénie lui répond le 19 janvier 1919, pleine d'admiration pour le président du Conseil que c'est une fausse information diffusée selon elle par « *Ces maudits boches* ».

En fait, le 2 février, apprenant qu'il va partir pour la Russie avec d'autres soldats, la mère toujours inquiète pour son fils, continue à lui envoyer des colis malgré les restrictions vécues à Pézenas où le ravitaillement connaît de



Icône-souvenir rapportée de Russie.

sérieuses difficultés d'acheminement. Nous retrouvons Auguste et ses compagnons à Odessa en mars, avril et au début de mai. Son cantonnement est dans le quartier des cosaques du Don. « *Le séjour y est agréable!* », « *souvent, un orchestre de la flotte joue des polkas et des valse dans des concerts ou des bals* ». Jusqu'à l'été, ils sont ensuite déplacés sur d'autres sites russes et en particulier le long du fleuve Dniestr où des effectifs de l'armée d'Orient protègent la Bessarabie des avancées révolutionnaires de la nouvelle Russie « *Ce n'est pas dangereux ni fatigant!* » dit-il le 28 avril 1919. Ce n'est pourtant plus la même guerre... Mais parlant de Pézenas, et déjà protecteur de sa mère, il revient ici sur le différent déjà évoqué entre maman Eugénie et Mlle G. : « *Je suis très heureux d'apprendre que tu as réussi à mater cette vieille bique de la G. Je suis d'autant plus en colère que nous sommes en train de faire la guerre ici pour maintenir cette race là. Je crois que pour ces gens-là, un peu de bolchévisme ne ferait pas de mal!!!* ».

Le 5 août 1919, une carte de Bulgarie nous dit que notre jeune soldat va bientôt rentrer en France après tant de mois passés loin de son Languedoc natal.

« Pour moi, l'année 1918, a été une année de voyage... Je n'ai jamais été bien en danger et la maladie m'a épargné »

Auguste Grimal, 31 décembre 1918

Au-delà du récit de son périple, nous sommes frappés aussi par les termes affectueux qui se retrouvent de lettres en lettres.

« *Reçois de ton cher fils, une bonne embrassade* » ou « *Reçois de ton cher petit, deux bons baisers* », « *Je t'envoie mes meilleures caresses* » et la mère très affectueuse, introduit ses missives par « *Mon cher petit* », « *Mon cher fils* » et termine par « *Adieu, mon cher enfant* ». Souvent elle lui envoie aussi de « *Bons baisers de MARRAINE* ». Le 07 avril 1918, celle-ci répond et affirme « *Mon filleul est un homme de parole* ». La jeune cousine pensionnaire chez « Tante Eugénie » a reçu une photo au début de l'automne 18. Elle lui écrit avec une certaine ironie non dénuée d'affection : « *T'es pas magnifique dans ta photo. Tu ressembles à Don*

Quichotte quand tu es sur la rossinante et ton casque te cache trop la figure. C'est pas chic! ». Un oncle habite aussi dans la maison. Il est toujours cité ou évoqué par Eugénie ou Auguste car on s'inquiète de sa santé. Et pourtant quand il le peut, il fait des journées de travail à l'extérieur pour améliorer l'ordinaire. Auguste lui semble très attaché et lui envoie souvent du tabac. Fin avril, l'angoisse maternelle pointe au travers des lignes quand s'annonce le départ pour Salonique « *J'ai peur qu'on t'envoie au front* ». Ensuite, au début mai, en même temps qu'elle apprend à son fils certaines disparitions au combat parmi la jeunesse piscénoise et... la crue de l'Hérault et de la Peyne autour de Pézenas, elle ajoute « *Je me réjouis tous les jours de te savoir en Orient, car sur le front français, on se bat avec acharnement* ».

Cet attachement maternel et filial a nourri toute cette correspondance de plusieurs mois comme les termes de tendresse et les préoccupations de Jeanne et d'Emile ont rempli les courriers qu'ils ont échangés. Déchiffrer puis lire tous ces documents fut une occasion privilégiée pour vivre à distance avec eux leur inquiétudes, leurs espoirs et parfois leurs joies. Nos deux soldats ne sont pas partis à la guerre au même âge. Ils l'ont vécu différemment mais surtout ils ont eu le bonheur de revenir vivants dans leur famille qui les attendait à Pézenas. Leurs souvenirs sont devenus notre mémoire. Partielle peut-être, mais riche en détails et moments d'émotion, elle participe ainsi au récit de l'histoire de cette année 1918.

Francis Medina

Grimal sur son cheval.

